

On retrouve ici d'ailleurs tout l'historique du mobilier Lenoir ; et l'on peut suivre pas à pas les diverses modifications que le constructeur y apporta, sur les indications et les conseils, s'est empressé de nous dire M. Lenoir, des architectes et des instituteurs.

Voici la *table scolaire à cinq places, à banc continu, et à distance nulle*. Malgré cette dernière condition, la grande et légère courbe en fonte qui relie le banc à la table permet facilement à l'enfant d'entrer à sa place.

Voilà maintenant la *table à quatre places, avec deux sièges séparés par un vide*, permettant ainsi aux quatre élèves qui doivent s'y placer, d'entrer et de s'asseoir sans difficulté, sans enjambement.

Ici c'est la *table à trois places* avec porte-modèle à élévation, de telle sorte que l'élève peut faire glisser par dessous son carton à dessin ; là, c'est la *table à deux places avec sièges continus, à dossier et à lames*.

Mais voici, ce nous semble, un modèle nouveau : la *table du Prytanée de La Flèche*. Il n'y a ni case ni pupitre. Le siège est à lame ainsi que le dossier. L'élève place ses livres et ses cahiers dans une armoire spéciale, qui se trouve derrière lui en applique sur le mur.

La surveillance des faits et gestes de l'élève, avec ce système, est des plus faciles : l'enfant est toujours complètement à découvert, puisque la table ne se compose que d'une mince planchette. Il se dérange toutes les fois qu'il a besoin d'un livre ou d'un cahier.

A Sainte-Barbe, au contraire, l'élève ne doit jamais se déplacer, pour quoi que ce soit : il faut donc qu'il ait tout son matériel classique à sa portée. La table de Sainte-Barbe possède non-seulement un *pupitre*, mais il y a un *casier* sous le banc pour les dictionnaires, et une *seconde case* sous le pupitre, pour l'atlas de géographie et l'album de musique.

Tout ce matériel est bien conçu, simple et solide ; mais la partie véritablement neuve et très-intéressante de l'exposition Lenoir, c'est celle du matériel des classes de dessin.

Nos lecteurs savent quelle importance l'administration supérieure attaché à la diffusion de cet enseignement. Nous avons exposé nous-même autrefois les avantages considérables, au point de vue scolaire, industriel et artistique, qui doivent resulter de l'étude du dessin dans nos écoles primaires, et nous avons fait connaître les mesures prises par l'autorité administrative du département de la Seine en faveur de cette branche d'étude.

Il était donc tout naturel que les constructeurs songeassent à doter nos écoles des ustensiles et du matériel nécessaires par le développement donné à ce nouvel enseignement.

Voici d'abord une *table mixte*, pouvant servir à la fois aux exercices scolaires habituels et à la leçon de dessin.

Pour la classe proprement dite, elle a le pupitre ordinaire.

Pour le dessin, le pupitre se déploie : la partie supérieure, par un mouvement de révolution, vient se placer en avant, et donne ainsi la surface nécessaire au développement du carton, du buvard ou de la feuille à dessiner, qui d'ailleurs peuvent glisser facilement sous le porte-modèle.

Pour le dessin géométrique, de l'autre côté de la table, se trouve un *abattant*, avec console mobile, qui forme table horizontale. On peut ainsi, de cette façon, pour les cours du soir, par exemple, doubler le nombre des places à offrir aux élèves.

Ce modèle a été établi, nous a dit M. Lenoir, sur les indications de M. le professeur Cougny.

Pour l'enseignement du jour, M. Bassompierre, inspecteur de l'enseignement du dessin, a fait construire un modèle plus simple avec porte-modèle fixe et en pente.

L'école primaire, avons-nous dit bien des fois, a pour objet principal, essentiel, le développement des facultés de l'enfant ; et cette considération supérieure a toujours déterminé nos jugements lorsque nous avons fait, dans le *Journal des instituteurs*, l'examen critique et détaillé des diverses méthodes d'enseignement.

Toutes les fois donc qu'un système, un procédé quelconque va contre ce but où ne permet pas de l'atteindre ; toutes les fois qu'une prétendue découverte, un appareil nouvellement inventé s'adresse à la mémoire, seulement et ne met point en éveil l'attention, ne provoque pas la réflexion, le jugement de l'enfant, nous le repoussons, nous n'en voulons pas dans nos écoles.

Mais si nous rejetons ainsi les appareils, instruments et machines qui ne peuvent avoir aucun effet utile sur l'intelligence et la volonté de l'enfant, il n'en est pas de même des moyens de démonstration qui peuvent faciliter son travail, rendre ses efforts plus fructueux, plus seconds.

Ainsi nous ne voulons pas des machines à calculer, parce que ces instruments, en présentant à l'élève le résultat tout trouvé d'une addition ou d'une multiplication, l'empêchent justement de travailler et de se graver dans la mémoire ces résultats des opérations fondamentales qui doivent devenir siens le plus promptement possible. Mais nous voulons bien que le maître, pour enseigner la numération, ou donner à ses élèves la notion exacte du nombre et lui faire comprendre l'usage et le but des premières opérations, laisse usage d'objets sensibles, matériels, tels que billes, cailloux, bûchettes ou bouliers, compteurs : nous ne comprendrions même pas qu'on essayât de donner une leçon sur le système métrique sans posséder une collection de nos poids et mesures.

Nous ne voulons pas de ces combinaisons innombrables, bizarres, ayant la prétention de nous apprendre les dates de l'histoire ou les degrés de longitude et de latitude des pays ; mais nous savons tout le parti qu'un bon instituteur peut tirer d'un globe, d'un relief géographique ou d'une collection de gravures, d'images bien faites, reproduisant les principaux faits de notre histoire.

Tout ce qui peut simplifier le travail de l'enfant, tout ce qui peut contribuer à lui donner des idées justes, exactes, bien nettes, en appelant son attention et provoquant son intérêt, tout cela est bon.

Nous aurions cependant une petite réserve à faire ici. Prenons garde de venir trop en aide à l'enfant. On demande beaucoup actuellement au maître ; on ne demande peut-être plus assez à l'élève. En classe, c'est le maître qui parle toujours, qui expose, qui explique et démontre : l'élève écoute, prenant part quelquefois à une conversation plus ou moins socratique, que le maître dirige, encore tout seul, bien entendu. C'est lui, le maître, qui doit être et faire tout à l'école.

Les élèves ne devraient même plus, dit-on, avoir de livres : le maître sera leur dictionnaire encyclopédique universel. Mais cependant les enfants ne peuvent ouvrir ce livre-là à chaque instant du jour, selon leurs besoins.

Le maître a expliqué, je suppose, il y a trois semaines, la règle du participe passé conjugué avec *avoir*. Les élèves ont parfaitement compris, mais leur mémoire est fugitive. Aujourd'hui ils ont un devoir à faire : des phrases à trouver, dans lesquelles cette règle doit être appliquée. S'ils hésitent pour l'orthographe du participe, quel mal y a-t-il donc à ce qu'ils possèdent une petite grammaire, où ils retrouveront cette règle, l'apprendront de nouveau et finiront ainsi par la retenir ?

Et ce que je dis de la grammaire est vrai pour toutes les autres matières de l'enseignement.

*Comprendre* ne suffit pas : il faut encore *savoir*. Or, on ne sait pas quand on n'a pas appris et retenu, et l'on ne sait et retient que quand on a appris seul, à sa table d'étude ;